dans toute l'île il n'y avait rien de si beau et de si digne d'être visité que ce souterrain; la lumière des deux chandelles que j'avais allumées était réfléchie de plus de cent mille manières par les parois de la grotte. Je ne saurais dire ce qui leur donnait cet éclat; étaient-ce des diamants, d'autres pierres précieuses, ou bien de l'or? Cette dernière supposition me paraît la plus vraisemblable.

En un mot, c'était la plus belle grotte qu'on puisse imaginer, quoique parfaitement obscure; le fond en était uni et sec, couvert d'un sable très fin; on n'y voyait aucune trace d'animaux venimeux, aucune vapeur ne s'y faisait sentir, aucune humidité ne se manifestait sur les murailles.

Le seul désagrément, c'était la difficulté de l'entrée; mais ce désagrément même en faisait la sûreté. J'étais charmé de ma découverte, et je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont la conservation m'inquiétait le plus, surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre que j'avais sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avait pénétré de tous côtés, à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre mouillée avait formé une espèce de croûte qui avait conservé le reste comme une noix est conservée dans sa coque; de cette manière il me restait au centre du baril environ soixante livres de bonne poudre à canon, que je portai dans ma grotte avec tout le plomb que j'avais encore, et je n'en gardai dans mon château que ce qui m'était nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation, je me comparais aux géants de l'antiquité qui habitaient des antres inaccessibles, et j'étais bien persuadé que lorsque les sauvages me donneraient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'atteindraient pas, ou du moins n'oseraient m'attaquer de vive force dans ma nouvelle grotte.

Le vieux bouc mourut le jour d'après ma découverte, à l'entrée de ma caverne; je trouvai plus à propos de l'y enterrer que de m'efforcer de tirer le cadavre dehors.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre, que, sans la crainte des sauvages, j'aurais été content d'y passer le reste de mes jours et de mourir dans la grotte où j'avais donné la sépulture au pauvre animal. Je m'étais même ménagé de quoi m'amuser et me divertir, ressource qui m'avait manqué autrefois: j'avais enseigné à parler à mon perroquet, comme je l'ai dit auparavant; et il s'en acquittait si bien, que sa conversation a été un grand agrément pour moi pendant vingt-six ans que nous avons vécu ensemble. On débite dans le Brésil que ces animaux vivent un siècle entier: il vit donc peut-être encore, et il appelle, selon sa coutume, le "pauvre Robinson Crusoé." Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes chats, je n'en avais gardé auprès de moi que deux ou trois favoris, dont j'avais grand soin de noyer les petits dès qu'ils venaient au monde. J'avais aussi deux chevreaux que j'avais accoutumés à manger de ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour prononcer "Robinson Crusoé", mais qui étaient fort éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel aussi j'avais pris beaucoup de peine. Je possédais encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorais les noms; je les avais attrapés sur le rivage, et leur avais coupé les ailes; ils habitaient et pondaient dans le jeune bois planté de mes propres mains devant le retranchement de mon château, et ils contribuaient beaucoup à mon divertissement. J'étais content, encore un coup, pourvu que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le ciel en avait ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire d'en tirer la réflexion suivante: combien de fois n'arrive-t-il pas dans le cours de notre vie que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, et qui nous paraît le plus terrible, devient, quand nous y sommes tombés, la porte de notre délivrance, pour ainsi dire, et l'unique moyen de finir nos malheurs! Cette vérité a été surtout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire, comme le lecteur le verra bientôt.

XXII

APPARITION DES SAUVAGES. NAUFRAGE D'UN NAVIRE ESPAGNOL.

C'était au mois de décembre, temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeait à passer les jours presque entiers à la campagne; un matin, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi. Elle ne s'offrait pas du côté où j'avais obesrvé que les sauvages abordaient d'ordinaire; je vis avec la plus vive douleur que c'était du côté de mon habitation.

J'aperçus le cadavre d'un mousse.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avais beaucoup de peine a me croire en sûreté, parce que la vue de mon grain à moitié coupé pouvait découvrir aux sauvages que l'île était habitée, et les porter à me chercher partout jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette appréhension je retournai vers mon habitation, et ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défense; je chargeai tous mes pistolets aussi bien que l'artillerie que j'avais placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir, sans oublier d'implorer la protection divine; et dans cette attitude j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors. Mais n'ayant personne pour aller à la découverte, et incapable de soutenir plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, et à me mettre ventre à terre; je me servis de ma lunette d'approche pour reconnaître l'état des choses. Je vis d'abord neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car il faisait une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine destinée pour leurs horribles festins.

Ils avaient avec eux deux canots qu'ils avaient tirés sur le rivage; et comme c'était alors le temps du flux, ils paraissaient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma mon inquiétude: en effet, je conclus de là qu'ils venaient et s'en retournaient toujours de la même manière, et que je pouvais parcourir la campagne sans danger durant le reflux, pourvu que je n'eusse pas été découvert auparavant sur le rivage: observation qui me fit continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avais conjecturé; dès que la marée commença à porter du côté de l'occident, je les vis se jeter dans leurs barques et faire force de rames; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'après s'être divertis pendant quelque temps par des danses, comme je le remarquai par leurs postures et par leurs gestes; ils m'avaient paru absolument nus.

Aussitôt que je les vis embarqués, je sortis avec deux fusils sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture et mon large sabre à mon côté, et avec tout l'empressement possible, je gagnai la colline d'où j'avais vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces cannibales; et là je m'aperçus qu'il y avait eu de ce côté trois autres canots qui étaient tous en mer aussi bien que les autres, pour regagner leur continent.

Descendu sur le rivage, je vis de nouveau les horribles traces de leur brutale coutume, et j'en conçus tant d'indignation, que je résolus alors de nouveau de tomber sur la première troupe que je rencontrerais quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisaient dans l'île devaient être fort rares. puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige. Je vivais pourtant pendant ce temps dans les plus cruelles appréhensions, dont je ne voyais aucun moyen de me délivrer.

(A **suivre**)